

1969 : Entre Munich et la province de Grenville

J'haïs la politique!

André Laurin, chef géologue et responsable des activités d'exploration pour la province de Grenville, du moins en ce qui a trait à la portion de cette région géologique sous la gouverne du ministre des Richesses naturelles du Québec, se retint de claquer la porte du bureau de son patron en quittant précipitamment une énième rencontre de coordination des équipes d'exploration, esquivant les interminables civilités d'usage en clôture de ces séances. Le géologue chevronné et rompu aux us et coutumes de l'appareil gouvernemental savait, pour l'avoir vécu à une époque pas si lointaine, que de tels *meetings* pouvaient s'avérer d'une grande utilité pour la bonne marche de l'exploration géologique au Québec, pour autant que chacun y participe avec cette intention. Toutefois, au fil des années, André Laurin, avait de plus en plus l'impression que les réunions des chefs géologues ne servaient presqu'exclusivement qu'à nourrir la direction du Service d'exploration quant aux dernières avancées de ses équipes afin qu'il puisse, à son tour, en informer le sous-ministre, quant à lui chargé de répondre aux questions du ministre, tout ça pour que ce dernier soit en mesure de gérer le trafic des vautours américains qui reluquaient le minerai québécois pour le bénéfice de leur immense besace.

Maître chez nous, qu'ils disaient, les copains libéraux. Faut croire, réfléchissait le géologue, que le slogan ne s'appliquait pas au sous-sol canadien français. À tout le moins, depuis que René Lévesque avait quitté le bateau de Lesage pour œuvrer à sa chimère indépendantiste, l'espoir d'une nationalisation des activités d'exploitation minière au

Québec, naguère partagé par plusieurs acteurs importants au sein du ministère des Richesses naturelles, semblait très éloigné des préoccupations du gouvernement Lesage. Pourtant, on connaissait déjà l'immense potentiel des diverses régions géologiques sur le territoire québécois : cuivre, zinc, or, nickel, fer, uranium, métaux rares et même du diamant, presqu'à portée de pelle! On pouvait aussi comprendre, avec un tant soit peu d'effort, tout le bénéfice qu'on pourrait tirer de ces richesses collectives pour contribuer à l'émancipation de notre province ou pour financer sa modernisation. Pourtant, par manque de courage politique, on laissait *Dick, Tom and Harry* lever des claims comme ils l'entendaient et on continuait, nous les gens de l'exploration, à étudier la géologie et les ressources minérales du Québec et à mettre à la disposition du public les résultats des travaux accomplis, dans le but de faciliter le développement et l'utilisation logique des richesses minérales et autres du Québec, dixit le rapport du ministère pour l'an passé. On nourrissait la Bête, pour qu'elle puisse à son tour nous bouffer tout rond!

Dieu merci, ces passages à Québec ne duraient qu'un temps. Bientôt, avec la fonte des neiges, les activités d'exploration reprendront sur le terrain, dans le concret de la bouette froide et des marais bientôt grouillants de maringouins. Il ne restait à André Laurin qu'à compléter ses équipes de géologues et qu'à planifier leurs déplacements, leur hébergement et les divers autres besoins selon le terrain à couvrir. Grâce aux travaux de la direction de l'information pour le ministère, semblait-il que la main-d'œuvre étudiante serait au rendez-vous cette année encore et que les jobs sales n'incomberont pas aux vrais travailleurs; toutefois, ce qui manquait cruellement, c'était des collègues, des géologues patentés, capables de lire un terrain tel que celui du nord-est de la province de Grenville, ce vaste ensemble géologique, autrefois une chaîne de montagnes qui n'avait rien à envier

aux Alpes ou même à l'Himalaya, dont il ne subsiste aujourd'hui que le noyau torturé par les forces tectoniques au cours du dernier milliard d'années, riche héritage d'un passé où seule la roche était vivante.

2

Les cartons s'empilaient déjà devant le 10 Richard-Wagner-Strasse : d'un côté, il y avait quelques livres, des ouvrages essentiels dont certains suivaient Christoph depuis le *gymnasium*, une petite malle pour les vêtements et de l'autre, de la vaisselle, des articles de maison et les quelques meubles qu'il avait ajoutés à ceux qui étaient inclus avec le petit loyer. Pas grand-chose en fait : Christoph avait pris soin d'élaguer sévèrement l'arbre de ses biens, en prévision de ce retour au domicile de ses parents, à Koblenz. Cette régression se voulait un prélude, espérait-il, à une migration beaucoup plus significative; à tout le moins, elle rendrait le trajet entre München et Koblenz moins onéreux.

Depuis plus d'un an, Christoph travaillait à ce qui était devenu pour lui comme une obsession : se trouver ailleurs. Le doctorat était terminé depuis peu, les enjeux en lien avec la différenciation des genres chez *rhaetina gregaria*, entre autres aspects d'intérêt marginal qu'il avait explorés dans cet ouvrage éminemment scolaire destiné à une éternelle obscurité, pouvaient être mis de côté pour de bon, au profit de quelque chose de plus concret. Par ailleurs, le sous-sol européen ne comportait que peu d'émoi possible pour le géologue, attiré par l'exploration davantage que par l'exploitation : le terrain, surtout à l'Ouest, était archi connu, les grands gisements de lignite ou d'uranium ayant été identifiés de longue date alors que les zones géologiques de plus grand intérêt, sous les Alpes par

exemple, ne seraient exploitables que dans quelques centaines de millions d'années, après qu'une ou deux grandes glaciations auront pu en éliminer ses sommets pour en exposer les noyaux. De toute manière, il subsistait en Europe amplement de géologues qualifiés pour nourrir l'industrie minière, les universités ou les états, et Christoph n'avait pas envie de jouer du coude pour se trouver une position qui lui aurait permis d'assurer son autonomie financière.

Évidemment, une émigration comportait des conséquences que le jeune homme ne pouvait éluder tout à fait. Il faudrait d'abord se séparer de sa famille. Or, mine de rien, survivre ensemble à une guerre crée des liens organiques profonds, qui n'exigent aucune explication; en même temps, se séparer de ses sœurs et de ses parents signifiait aussi se disjoindre de ces images et de ces expériences d'un passé qu'il n'aurait jamais voulu connaître : la faim, le manque de tout, la peur de mourir, les cris des voisins dont la maison avait explosé à un trait de caillou de la nôtre; il y avait aussi la honte d'appartenir à ce peuple qui avait fait tant de mal, puis le doute quant à la probité de ceux qu'on aime ou qu'on admire: son père, sa mère, ses oncles et ses tantes, ou encore ses professeurs : qui d'entre eux avaient préféré bouffer du juif plutôt que s'opposer à ce qui est maintenant reconnu comme un génocide barbare? Pire encore, qui avait activement contribué, par ses paroles, par ses écrits ou par ses actions à la propagation des idées nazies? En fait, tous les Allemands de plus de 45 ans étaient, *de facto*, suspects aux yeux de leurs cadets pour la simple raison qu'ils avaient survécu au Reich de Hitler. Christoph aimait ses parents et ses sœurs, malgré et à cause de tout cela; toutefois, il était convaincu que la distance lui serait salutaire, ne serait-ce que pour mieux oublier ce qu'il fallait oublier et dont on ne parlait

jamais de toute manière, mais qui ne s’oblitérait jamais tout à fait de ses souvenirs ni de ses nuits.

Émigrer, c’était aussi mettre en sourdine une part importante de son identité culturelle. À cet égard, et malgré tout ce qu’il y avait vécu, Christoph ressentait une profonde affection pour son pays. Le *Rheinland-Pfalz* était l’arrière-plan de son enfance; ses souvenirs s’écoulaient avec les eaux de la Moselle; ses poches d’enfant avaient été remplies par les galets, les cristaux de calcite ou les fragments de quartz qu’il avait trouvés au fil de ses errances. Aussi, n’est-il pas naturel de s’enorgueillir de ses origines germaniques? L’Allemagne n’est-elle pas, nonobstant son passé récent, l’un des foyers intellectuels, scientifiques et artistiques principaux de toute l’Europe? Par ailleurs, n’existe-t-il pas dans la manière allemande quelque chose de, impossible de le dire autrement, supérieur? Quelque part dans sa tête, dans ses gènes ou dans son âme, Christoph portait, lié en cela à son peuple, cette certitude qui avait pourtant mené plus d’une fois l’Allemagne à sa perte. Cela signifiait, pour l’éventuel migrant, qu’il serait confronté à des us et coutumes qui le heurteront inévitablement par leur illogisme, par leur étrangeté ou par leur incongruité. Être allemand ailleurs, c’est être condamné à subir l’imperfection du monde.

Quoi qu’il en soit, pour le jeune géologue, la décision était prise. Il ne restait maintenant qu’à choisir l’endroit qui saura l’accueillir convenablement. D’emblée, l’Orient avait été exclu : d’une part, l’Est rapproché vivait sous la chape du Pacte de Varsovie, dont on commençait à sentir l’effritement prochain, ce qui n’augurait rien de bon pour celui qui cherchait une vie tranquille; d’autre part, l’énigmatique Asie ne comportait aucun attrait pour Christoph, pour qui le mystique ne représentait que les lubies laissées par l’histoire et

par ses dirigeants pour mieux contrôler les peuples. De toute manière, le terrain politique pour l'ensemble de ce vaste terrain encadré par le Japon, le Moyen-Orient, l'URSS et l'Inde lui semblait éminemment glissant.

C'était donc vers le Nouveau Monde qu'il fallait diriger sa boussole. Or, si l'Amérique du Sud ou le continent africain pouvaient s'avérer des destinations intéressantes sur le plan de l'exploration minière, l'instabilité politique constituait, encore une fois, un facteur que Christoph ne pouvait ignorer : il était hors de question que sa terre d'adoption puisse éventuellement être brûlée, envahie ou dévastée. L'Australie avait aussi été écartée : loin de tout, sauvage, désertique pour la plus grande part de son territoire, peuplée en sa périphérie par d'anciens bagnards et occupée par une flore et une faune qu'on disait unique mais qui semblait franchement rébarbative aux yeux du jeune homme, particulièrement pour ce qui est des insectes. Il ne restait ainsi que l'Amérique du Nord.

Aussi, Christoph, maintenant assis devant la collection de cartes géologiques que lui avait offert son père alors qu'il amorçait son doctorat, en extrayait la carte du continent nord-américain pour la déplier soigneusement sur sa petite table de cuisine et en explorer le contenu. Spontanément, ses yeux s'étaient d'abord posés sur la portion supérieure de la carte : l'idée d'une migration aux États-Unis plaisait peu à Christoph, qui n'avait pas que des souvenirs heureux de ses rencontres avec les représentants de l'occupant : plusieurs des soldats américains qu'il avait côtoyés s'étaient avérés des gens bruyants, indisciplinés, imbus d'eux-mêmes et peu enclins à la réflexion. En outre, les Américains sont un peuple de conquérants, à l'image, d'ailleurs, de leurs nombreux aïeux germaniques : après la victoire des alliés, n'y avait-t-il pas eu la Corée, puis le Viêt-Nam, et surtout cette guerre froide, Grand-Guignol des Grand-Guignols, où s'y confrontent encore communistes et

capitalistes, missiles nucléaires à portée d'un doigt posé sur le petit bouton rouge qui pourrait, à tout moment, renvoyer l'humanité entière *ad patres* ?

Presque par défaut, le Canada deviendrait le pays de Christoph. Géologiquement, c'était un territoire extrêmement intéressant, assez bien connu sur le plan morphologique mais dont l'histoire de la pierre comportait encore d'importantes zones d'ombre. Aussi, le pays était vaste et peu peuplé; en fait, il semblait presque désert par-delà le mince ruban des zones urbaines longeant le fleuve St-Laurent et les côtes océaniques à ses extrémités. Cela semblait donc un endroit éminemment propice à la prospection minière. Par ailleurs, une région géographique du Canada offrait, par son nom, une résonance toute particulière : le Bouclier canadien. Il y avait dans ce nom comme une promesse de sécurité, de protection. Sous ce Bouclier canadien, se trouverait certainement pour Christoph un espace pour y être bien; du moins, se laissait-il convaincre qu'il en serait ainsi : la pierre y était née alors que la Terre naissait elle-même; cette pierre représentait le socle originel sur lequel la vie pourrait s'établir, un jour, quelques milliards d'année plus tard. Le roc avait survécu, tapi sous le tumulte des forces telluriques, qui forgeaient et déformaient le monde, puis il s'était révélé, splendide, fort, défiant le temps. Il portait les cicatrices des combats qu'il avait tous remportés : les vents, les sécheresses, les glaciers, même les impacts extraterrestres d'une force telle que toute vie autour s'était éteinte, n'avaient causé que des marques sur son manteau, au pire des blessures superficielles, la chair de pierre ayant survécu, de plus en plus affirmée.

Christoph se souvint alors d'une conférence donnée à l'université par un conférencier canadien français, un type qui marmonnait un anglais fortement déformé et qui travaillait pour le gouvernement du Canada, du moins c'est ce qu'il avait compris alors qu'il avait

tenté de discuter avec lui. Il avait fait état des travaux menés par son gouvernement dans la province de Grenville, une zone géologique qu'il avait présentée trop sommairement, peu d'étudiants allemands étant familiers avec la géologie nord-américaine. Son exposé portait sur un impact météoritique présumé, près de la bordure nord-est de cette région géologique, pour lequel des travaux de cartographie étaient en cours, sous la responsabilité d'un certain Jehan Rondot. La conférence n'avait rien allumé de particulier chez Christoph, outre l'étonnement quant au fait qu'il y avait, entre le français du conférencier, qu'il avait jugé difforme, et le sien propre, approximatif mais scolaire et plein de bonne volonté, une distance telle que les deux avaient choisi d'utiliser l'anglais pour leur brève conversation. Il avait tout de même conservé les quelques documents qui avaient été remis aux étudiants, notamment une fiche signalétique du conférencier, laquelle incluait ses coordonnées professionnelles et une offre de stage de son gouvernement.

C'est ainsi que la décision avait été prise : Christoph foulera du pied ce Bouclier et tentera d'y prendre racine.



J'ai votre lettre, monsieur Laurin. Voulez-vous la relire maintenant?

Monique Poulin, adjointe administrative à la direction des services d'exploration, détestait les tâches connexes, pour la majorité des reliquats de sa posture de femelle dans cet âtre de mâles chauvins : préparer le café, parfois le servir, relire et, plus souvent qu'autrement, corriger avec une nécessaire indulgence des correspondances qu'un primate

aurait pu rédiger sans faute, vider les cendriers, commander les fleurs ou autres cadeaux pour épouses, maîtresses ou encore fournisseurs courtisés. Plus encore, elle méprisait l'attitude de certains de ses patrons : les flagorneries, une occasionnelle main baladeuse, plus souvent qu'autrement en fin de journée, alors que les boss avaient tâté de leurs minibars, main refusée sèchement puis accompagnée par les commentaires d'usage, *ben voyons, Monique, t'es ben farouche!* Par-dessus tout, il y avait l'absence, chez les plus barbares d'entre ses patrons, de tout signe qui permettrait de penser qu'ils la considéraient minimalement comme un être humain : pas de contact visuel autrement que sur la croupe, sous la jupe ou au travers du corsage, pas de remerciement, aucun effort de conversation.

Monsieur Laurin faisait figure d'exception dans ce lot de rustres. C'était un homme de peu de mots, visiblement mal à l'aise dans ses habits de bureau et plutôt hésitant dans ses rapports sociaux. Étonnamment, son écriture était fine, le stylo effleurant à peine le papier de telle sorte qu'il manquait parfois des petits bouts de lettres dans ses mots; aussi, les majuscules étaient élégamment ouvrées, chose rare pour un géologue, laissant entrevoir un monde intérieur plus complexe, peut-être une âme d'artiste, qui sait?

Alors que Monique pendouillait à la porte du bureau, perdue dans ses pensées, André Laurin avait pris soin de lire attentivement le document, le signant et y ajoutant quelques lignes de sa plume évanescante. Il tendit la lettre à son adjointe. *Madame Poulin?* Elle sursauta, cela provoquant un sourire gêné chez son patron.

Tout est beau, merci. Pouvez-vous vous assurer que cette lettre soit envoyée le plus rapidement possible?

Bien sûr, monsieur Laurin. Monique prit le document que lui tendait son patron, tentant de réprimer la rougeur qu'elle sentait apparaître sur ses joues, signe physiologique

archétypique d'une tension sexuelle qui la surprit, franchement. *Autre chose?* lança-t-elle le plus mécaniquement possible, comme pour camoufler des pensées ou des intentions qu'elle s'interdisait.

Non, merci encore. Le géologue, le nez déjà enfoui dans les cartes topographiques qui encombraient son bureau et absorbé par les images de ses explorations à venir, n'avait rien vu de l'émoi bien involontaire de son adjointe. De toute façon, il n'aurait su que faire d'un tel constat : il avait sa Thérèse, maîtresse femme et organisatrice en chef de ses jours, et cela lui suffisait amplement. Il connaissait suffisamment, pour en avoir trop souvent entendu parler par ses collègues à la *bizoune* aventurière, les méandres de l'adultère et les acrobaties, mensonges ou autres entourloupettes requis pour que les relations extraconjugales demeurent sous cape. En outre, il avait prêté serment à Dieu : fidélité ce sera donc, *ad vitam aeternam*. Pour l'exotisme ou l'aventure, il y aura, selon les besoins, des revues spécialisées, l'imagination et quelques coups de main.

De retour à son poste de travail, Monique remarqua le post-scriptum ajouté par son patron de sa frêle main d'écriture. Par curiosité, mais aussi pour s'assurer que la chose ne comportait pas d'erreur orthographique monstrueuse, elle relut la lettre une dernière fois, incluant l'inscription inattendue.

Québec, le 8 avril 1969
Monsieur Christoph Klören
8 München 2,
Richard Wagner Str. 10/11,
Germany.

Cher Monsieur Klören,

C'est avec plaisir que j'apprends que vous acceptez l'offre d'emploi que nous vous avons faite. Vous serez affecté sur l'équipe Grenville dans la région de Baie-Comeau et

si vous avez besoin d'information sur ce qu'il vous faudra apporter, veuillez prendre contact avec B. Dressler.

Vous serait-il possible d'être à Québec pour le 26 mai prochain ou aussitôt que possible après cette date. Vos dépenses de voyage seront payées de Montréal ou de New York. Veuillez vous procurer les reçus nécessaires lors de ces déplacements.

Veuillez accepter, cher monsieur Klören, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

André F. Laurin.

AFL/mp

P.S. Pourrais-je vous demander comme faveur de m'apporter une bonne bouteille de vin du Rhin. Je vous rembourserai le tout à votre arrivé. Merci beaucoup

Ah, le ratouieux, se dit l'agente en pliant la missive. Au moins, il s'est forcé : il n'y a qu'une faute...